

« Le ciel commence juste au bord de  
la plage. »

**COMPAGNIE PIRENOPSIS**

**L'URUGUAYEN**

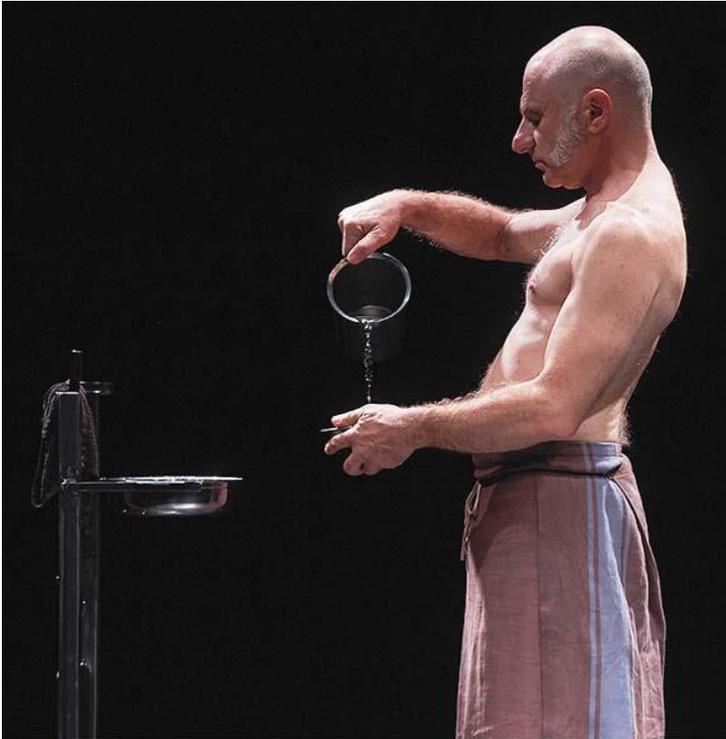
**COPI**

**DOSSIER DE PRESSE**

VAGABOND ART

## Du théâtre ou de la fabrication du mythe

par Maryvonne Colombani | 16, Fév, 2023



© photo : Denis-Caviglia

**Stephan Pastor** adapte en un fantastique seul-en-scène un texte que Copi n'avait pas conçu pour le théâtre, *L'Uruguayen*, une longue lettre-journal adressée à un certain « maître » ou « connard ». Le comédien se glisse avec intelligence au cœur des articulations du récit, nous entraîne dans sa folie surréaliste (on se croirait parfois plongés dans un poème de Leiris), sa luxuriance de paysages d'atmosphères que nous pouvons interpréter à notre guise : dénonciation politique de la dictature, introspection, autofiction, métaphysique de l'écriture...

La mise en scène subtilement orchestrée par **Christophe Chave** qui a travaillé en osmose avec le comédien permet l'éclosion du jeu grâce à son évidente simplicité. D'emblée, la lumière éclaire alternativement les joues, le front du protagoniste, comme pour décrire le passage inéluctable des jours. Le comédien se voit enserré dans un carré esquissé par quatre longs câbles venus des cintres, où se concentrent tous les gestes du quotidien, se laver, s'habiller, manger, dormir, bouger... tandis que quatre chutes de sable créant au sol des cercles parfaits dessinent un espace plus grand (symbolique d'un carré terrien et d'un cercle mystique ?). Ces limites seront franchies, transgression du corps qui s'affranchit des frontières à l'instar des mots qui repoussent leurs propres contours... Tout semble dissimuler un autre sens, les mots sont mis en doute ; le langage crée depuis le néant, lui accorde une existence, mais la capacité à percevoir hors du langage nous est interdite.

La fiction est autant la matérialisation de l'abstraction qu'une réécriture fantasque qui nous ouvre de nouveaux territoires. Les rues changent de place, la mer disparaît, tous les habitants meurent, puis ressuscitent ; le narrateur fait des miracles, et ne parlons pas de ce qui arrive au Président de l'Uruguay ! Les mimiques, les gestes, les déplacements, les grimaces, les syllabes exacerbées (« Ra, ra, ra... Rat ? »), le visage qui se tord, en une respiration qui se cherche, sont menés au cordeau.

Le texte, puissamment rythmé, est articulé en des variations qui vont de la poésie à l'humour et l'ironie glaçante. On suit le conteur au fil de son imagination foisonnante. Le théâtre devient mythe au sens premier du terme, fable, récit. Et si les mots nous fuient à l'instar du sable que nous ne pouvons retenir, reste l'art du théâtre qui gagne ici un nouveau fleuron.

Vu le 7 février, Théâtre Vitez, Aix-en-Provence

(RE)TOUR DE SCÈNE L'URUGUAYEN PAR LA C<sup>IE</sup> PIRENOPOLIS

# Bonne Copi

La compagnie Pirenopolis orchestre une belle rencontre entre un texte de Copi, un acteur talentueux et un public conquis par *L'Uruguayen* mis en scène par Christophe Chave, au Théâtre Antoine Vitez.

« J'en suis au point où je ne touche plus à la vie, mais avec moi tous les appétits et la titillation insistante de l'être. Je n'ai plus qu'une occupation, me refaire. »<sup>(1)</sup> Dans un Montévidéo à la merci des caprices et des folies d'une dictature militaire, un exilé se lance dans un



dont il extrait des arachides qu'il mastique, comme un philosophe grec en slip sous des amphétamines, c'est l'acteur Stephan Pastor, proprement hallucinant et d'abord au centre de la scène comme de la chair dans un tableau de Francis Bacon. Il donne l'impression d'habiter littéralement sur le plateau, qu'il nous fait oublier, le transformant en une page plastique qu'il va se peupler, dans laquelle il va se déplacer, se mettre à nu. Sa voix précise et parfaitement rythmée, sculpte une réalité panique, burlesque, radicale, nous entraîne vers

monologue adressé à un « Maître ! », sans doute à lui-même, à son propre esprit, qui n'est plus en vie, qui n'est qu'un double raisonnable, confortablement installé dans ses subterfuges, une ruse de dieu, un trou au centre de slogans absurdes.

Nous, en quelque sorte...

« Connard, vieux con, je ne serai plus jamais avec toi ! », dit-il en préambule, pour prendre définitivement le pouvoir, pour rétablir les faits en usant de la rigueur mathématique de la confusion et du délire. Le fer brûlant de l'imagination et une agilité de pensée peu commune font que les mots prennent possession de l'espace, les images s'enchaînent, se percutent, vont jusqu'au bout, corrosives et implacables. Sous ce regard visionnaire, les logiques et leur fascisme inhérent se suicident dans le mouvement absurde qu'elles ont engendré. Cette voix est la force de survie que porte le poète au milieu du désastre politique et social, avec un humour dévastateur où le rire survient toujours en contrepoint du pire, un peu comme rire en ayant la chair de poule. Copi vient d'une époque où la contre-culture taillait joyeusement en pièces le politiquement correct dont le présent nous abreuve. Cet Uruguayen dans un maillot à poche

un ailleurs surréaliste qui pourrait être notre ici.

C'est un théâtre qui n'est pas psychologique mais plastique et physique, tel que le souhaitait Antonin Artaud dans *Le Théâtre et son double*, un théâtre délivré du réseau de signification propre à la littérature.

Il y a du Louis de Funès chez Pastor. « Il animale la parole et fait parler les planches. Il sait que ce n'est pas sur des planches qu'il entre, mais par les voies intérieures qu'il va, et que c'est sur notre tête et dans sa tête qu'il marche. »<sup>(2)</sup>

C'est vraiment un art de l'acteur qui nous est donné à voir, une alchimie de la présence, de l'énergie, une connaissance de l'invisible, de l'humain, qui se déplie dans une mise en scène et une scénographie simple, subtile et pleine d'humour dans sa mission de tout faire converger vers l'interprète comme si le plateau respirait avec lui.

OLIVIER PUECH

*L'Uruguayen* par la C<sup>ie</sup> Pirenopolis était présenté le 7/02 au Théâtre Antoine Vitez (Aix-en-Provence)

(1) Antonin Artaud, *Le Théâtre et son double*, 1938

(2) Valère Novarina, *Pour Louis de Funès*, 1986

# Un seul en scène poétique et politique

Le Théâtre du Briançonnais accueille les premières représentations de *L'Uruguayen*, un spectacle de Stephan Pastor d'après un texte de Copi, jeudi 1<sup>er</sup> et vendredi 2 décembre, à 20 heures.

« J'ai découvert ce texte il y a plus de 15 ans. Je me baladais dans une librairie et je suis tombé dessus par hasard. J'ai eu de la chance car il n'est plus édité depuis. En le lisant, j'ai pris une claque, ça a été un choc aussi bien artistique, poétique que politique. C'est une écriture vivante, sensorielle. Ce texte de Copi est une lettre écrite à quelqu'un, mais on ne sait pas à qui. On sent qu'il parle de choses tragiques et en même temps ça passe dans des zones absurdes et fantastiques. Copi était argentin et déjà en exil en France quand il a écrit ce texte dans les années 70 », explique Stephan Pastor, porteur du projet et comédien.

## Une première à Briançon après quatre ans de création

*L'Uruguayen* raconte la vie d'un homme en exil à Montevideo. À la manière d'un conte absurde, il explique comment il écrit, et survit au milieu du désastre qui règne



*L'Uruguayen*, le seul en scène de Stephan Pastor sera présenté pour la première les 1<sup>er</sup> et 2 décembre au Théâtre du Briançonnais. Photo Denis CAVIGLIA

dans ce pays. « Le personnage n'est pas spécialement sympathique, il est raciste et raconte des choses terribles. Il y a tout le temps de la violence et on sent la dictature dans le texte, mais le rire y est tout aussi important, c'est tellement dingue ce qu'il raconte, que l'on ne peut que rire, d'un rire acerbe », continue le comédien.

Pour la mise en scène de ce seul en scène, Stephan Pastor s'est entouré de Christophe Chave. « Je fonctionne par intui-

tion. Il y a quatre ans, c'est devenu, pour moi, une nécessité presque physique de jouer ce texte. Avec ce qu'il se passe dans le monde, la montée du populisme et les dérives humaines, j'avais envie d'un projet où je pourrais parler de ça. J'avais besoin pour cela d'avoir quelqu'un en face de moi et surtout quelqu'un qui connaissait bien l'écriture de Copi. On en a parlé avec Christophe Chave, que je connaissais déjà auparavant et on s'est lancé. Nous avons fait six rési-

dences de création, dont la dernière à l'Usine Bardin dont s'occupe le théâtre La passerelle à Gap », conclut Stephan Pastor.

M.-P.T.

Jeudi 1<sup>er</sup> et vendredi 2 décembre à 20 heures au Théâtre du Briançonnais. Tarifs : 12 € et 8 € en réduit. Durée : 1 h 45. À partir de 16 ans.

Une rencontre avec les artistes est prévue à l'issue de la représentation du 2 décembre.

Renseignements au 04 92 25 52 42.

## TEMOIGNAGES DES SPECTATEURS

**Mathilde AURENTY**  
**spectatrice et actrice**

Allez.  
Allez quoi.

Un comédien transpirant le talent, la technique et l'humilité.  
Mais rare !  
Parce qu'avec un désir mordant ici je crois, j'ai vu.

La technique, j'entends bien-sûr :  
Le savoir faire artisanal de l'art de l'acteur.  
Sa compagnie parle de "l'alchimie du jeu" et c'est comme un art or qui nous est offert, partagé, balancé. Ouais.

Un texte fou en puissance. (À mon avis, l'auteur l'a reçu tel quel, d'un trait. Bim.)  
Sombre d'abord, et raide (ça irradiait déjà mais ça vibrait dur), et puis, plus besoin de dichotomie, toutes les couleurs et résistances de la condition terrestre et cosmique se sont mises à danser ensemble.

Ça éclate, pas à pas.  
Le texte prend par la main comme une flûte enchantée. Et on est pas des rats (je crois?), on s'en va pas : on s'ancre dans un ailleurs. Un ailleurs qui résonne notre ici, partout.  
Des RA peut-être on devient.  
Par la voix du comédien - utilisée comme instrument de pointe, concave, convexe -  
Par son corps qui rayonne une connaissance balaise de l'invisible, de l'énergie énergétique, de l'architecture, de l'ingénierie, des neurosciences et de la science de la tuyauterie et autre,  
Par la finesse du rythme...

De la mise en scène belle belle belle. Belle mais surtout juste, en fait, comme un jus avec pulpe. Pure.  
Vision claire, fine, pleine de strates, pleine de. Pleine, en fait. Sans trou. Qui fait sens partout.

J'ai vu comme  
Une sorte de Robinson Crusoé urbain aux pouvoirs psychiques insoupçonnés, une sorte de banalité terrible de petit bout d'homme qui semble avoir morflé, qui se transforme le long en liberté folle et en folie libre.  
Terrible toujours, oui, mais après tout  
L'heure est-elle toujours à la conception manichéiste ?

Le texte est un ramassé de toutes les lettres que le personnage écrit à son maître pendant son séjour (forcé? On sait tout, on sait rien) en Uruguay. Son maître, connard, vieux con, comme il l'appelle.

Petit poulet.

Autorité renversée, prise de pouvoir dans une solitude qui s'accommode grâce on pourrait dire à la glande pinéale. Grâce aussi peut-être à une sorte d'acceptation tranquille (dans le sens lucide, humble - l'humilité puissante des sages - pas lâche) d'une catastrophe solide.

Alejandro Jodorowsky semble être dans la nuque de Copi et semble être sur scène aussi. Le personnage pisse et du sable tombe du plafond du théâtre et glicle sur scène.

C'est parfait comme c'est humain.

L'adresse, au public, au monde, à soi, au réel, est d'une limpidité dingue, dans un super "ici et maintenant". Bam.

Lumière, son, que dire, tout était à la hauteur de l'envol.

Bulle d'art utile, pour la vitalité mystérieuse qui nous porte ou s'encrasse. On est sortis (nos applaudissements ont fait une musique très singulièrement symbiotique - une musique en miroir à l'offrande - alors je dis "on") avec de la lumière dans le cerveau, dans le sexe, dans les pieds et dans la sérénité déterminée à agir. Pour que la lumière au fond demeure.

Bref,

Le genre de soir où tu te prends un bon cadeau dans la gueule, une gifle admirable dans le coeur. Le genre de soir où tu rentres chez toi et tu te dis : Putain merci. Merci voilà.

C'est simple.

## **Louis Dieuzayde**

Théâtre Antoine Vitez

Le spectacle a été franchement remarquable, au-delà de ce que je supposais.

Travail d'acteur exceptionnel dans l'exercice tout à la fois d'une maîtrise absolument ferme et d'un abandon très sensible à l'instant: une énonciation où chaque chose dite est mesurée et éprouvée par l'acteur qui en a quasiment la science exacte, ponctuée pourtant de points d'acmés d'explosions corporelles ; une respiration bien tenue avec le public qui peut ainsi s'ouvrir et suivre avec jubilation 1h40 d'un seul en scène ; un accès au texte extrêmement clair et partageable alors que l'on frôle le délire ; une ligne de crête souple et inventive entre comique et tragique.

La mise en scène, fine et discrète, épouse le mouvement de l'acteur et le processus dramaturgique.